Document generated on 04/28/2024 3:09 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les fleurs de la volupté, ou les poésies artificielles

Gilles Dupuis

Number 43, Winter 1990

La volupté

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16198ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dupuis, G. (1990). Les fleurs de la volupté, ou les poésies artificielles. *Moebius*, (43), 65–80.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES FLEURS DE LA VOLUPTÉ, ou les poésies artificielles

Gilles Dupuis

L'homme ne prend même plus le temps
de quelque parade sexuelle
Luce Irigaray

- Pourquoi nous as-tu donné rendez-vous ici? On croyait que ton intention était de discuter.

- Justement, le cadre est bien choisi. Vous ne trouvez pas?

- Tu y trouves de la volupté toi?

- On va voir... Mais restez pas plantés là. Asseyez-vous et commandez-vous à boire. Voici mon scotch qui arrive, bien servi d'ailleurs. Profitez-en!

- Je vais prendre une bleue.

- Une draft pour moi.

- Je vous avertis : j'ai bien des choses à vous dire sur un tel sujet. Mais j'insiste : il faut voir tout en écoutant. Tenez : celle-là, avec le châle clair en dentelle, c'est Vanessa. À mon avis, c'est la plus sensuelle.

- Pas fichue, en effet.

- Mais de là à parler de volupté...

- On a un sceptique parmi nous. Alors, écoutez : de la volupté, dont je précise qu'il pourrait s'agir du titre d'un écrit philosophique issu des Lumières, je vous dirai l'essentiel, sans en taire les dessous.

- Il est en verve ce soir. Ça va carburer...

- Ouais... Tu veux nous parler d'une essence?

- Oui, mais comme qui dirait parfum ou saveur.

- Et pourquoi pas flaveur tant qu'à y être?

- Tiens, je n'y avais pas pensé, mais pourquoi pas en effet. Disons qu'à la faveur d'un bilinguisme honni, car plus d'un mal y pense, je vous entretiendrai, entre autres délices, du goût anglais pour le jaune d'oeuvre...

- C'est une joke?

- Si tu veux, God's Joke.

- Je ne comprends pas.

- Est-ce que c'est une énigme?

- A riddle playing on the tip of the tongue. Patience, interlocuteurs valables mais interloqués, je n'avais pas prévu ce galimatias. Mais je crois qu'il s'éclairera par la suite, si vous me prêtez toute votre attention, en évitant de m'interrompre, à moins que vous ayez quelque chose de plus intéressant à dire, évidemment...

- Eh bien, je ne savais pas qu'on était venus ici pour se faire insulter.

- Laisse-le parler. De toute évidence, il nous a préparé un petit quelque chose. . .

- Fort bien. Je commencerai par vous confier, ce qui n'est pas un secret pour personne, à moins d'être un sot, qu'il est impossible d'esquiver Baudelaire sur un sujet où il s'est révélé si versatile, en jouant aussi bien des correspondances sensorielles...

- Synesthésiques, qu'on dit.

- ... que linguales...

- Kinesthésiques, peut-être?

- Ça vous fait rire? Tant mieux. J'ajouterai même que ces corespondances sont cénesthésiques, à l'opposé de vos interventions anesthésiques, en ceci qu'elles se répercutent à travers tout le corps, ce en quoi je discerne l'enjeu capiteux de la volupté; quintessence des essences!

- Nous y voilà!

- Enfin! Après moult détours de rhétorique.

- Mais spécifions, en bon rhéteur, que quintessence n'est pas à prendre ici au sens éthéré que lui donne Empédocle, ni au sens alchimique de qualité pure, mais bien au sens tombé en désuétude d'extrait le plus concentré d'une substance.

- Quelles nuances!

- Tu veux dire : quelle pompe dans des circonstances qui, j'espère pour lui, seront atténuantes...

- Et pour vous, exténuantes.

- Pause : c'est qui elle?

- Cherry ou Sherry, j'ai pas bien compris. En tout cas, elle danse mal.

- Oui, mais regarde son corps.

- Et puis après? Si elle ne sait pas quoi faire avec.

- Tout à fait d'accord : mauvais goût. Que voulez-vous, il y a de tout ici. Je disais donc : extrait le plus concentré d'une substance. Pas comme les bières que vous buvez. J'insisterai seulement sur le fait qu'il faut éviter l'obsolescence de substance, en lui préférant la pérennité des cinq sens, d'où la réactivation de quint dans quintessence.

- C'est ça ta définition de la volupté?

- Je suis déçu. De toi, on se serait attendu à quelque chose d'un peu plus sophistiqué.

- Ça va peut-être venir... Remarquez qu'au lieu de substance, on pourrait aussi parler de matière volatile, voire volage. Bref, on préfèrera toujours le caméléon du sensualisme au canon léonin du substantialisme.

- Ça sonne comme une maxime.

- Il a probablement délaissé Baudelaire pour La Rochefoucauld.

- Erreur. Seulement, il arrive qu'on soit obligé de corriger les grands auteurs qu'on admire, soit en les jouant les uns contre les autres, soit en les retournant contre eux-mêmes. Saviez-vous que le dictionnaire, à ce sujet, nous livre Baudelaire à son moins quintessencié? En reprenant la citation : «La pantomime est l'épuration de la comédie : c'en est la quintessence». Preuve supplémentaire, car on aurait pu s'en passer, que si le dictionnaire sait lire, il ne sait pas élire. À vrai dire, c'est la comédie qui quintessencie la pantomime et ce, sans purification. Pensez à Molière : la comédie se joue davantage comme putrification du mimétisme social.

- Ça se corse.

- Bientôt, il va citer Napoléon!

- Non, rassurez-vous, pas de dictame. Mais plutôt, deux fleurs. Deux fleurs qui seront le bipôle képlérien autour duquel je tracerai, à vos oreilles inouïes, l'ellipse ou plutôt l'hyperbole mallarméenne de ma réflexion. Eh oui, Képler encore! J'en profite pour vous transmettre mon credo : je crois dans l'illusion que la réflexion érudite n'est pas spéculaire mais spéculative — les bien mauvaises langues diront spécieuse — et je préconise que l'érudition ne doit jamais être ennuyeuse. C'est d'ailleurs un des paris que le voluptueux doit être en mesure de relever...

- Je parie que tu l'as déjà perdu.

- Je ne crois pas. Sinon, vous ne seriez pas encore ici à écouter mes éructations.

- On ne t'écoute pas vieux, on regarde. Éructe tout ce que tu veux.

- Dans ce cas, écoutez. Je vais vous peindre un tableau. Un tableau où figurent deux fleurs, comme deux emblèmes d'un blason. Imaginez ce qui suit comme un aparté au théâtre.

- Tiens, regarde, il sort une feuille.

- Je t'avais bien dit qu'il est venu ici préparé. Il n'est pas capable d'improviser.

- Tu te fais une conception étroite de l'improvisation. Le fait est qu'on peut aussi bien improviser sur papier qu'en paroles. Prenez à témoin ceci :

«Pour le précieux blasé, qui fait parfois le dégoûté comme Satie, le nénuphar sera une femme chue, en bas noirs, plus précisément en bas de soie noire. Elle portera une robe du soir (ça fait moins précieux que «vespéral», mais c'est plus poétique que de soirée) en taffetas rose, pêche, ou blanc, (concédons : saumon, pour rester dans les sèmes aquatiques) le cou noué d'un ruban de velours noir dont l'agrafe sera rehaussée d'un camée. Elle sera affalée parmi les coussins de satin d'un canapé bleu de prusse, pour relever les sombres dessous de sa toilette, avec les yeux légèrement révulsés de celle dont on dit qu'elle se pâme. Méfiez-vous, gentlemen, elle aura toute la parure d'une imposture. Pour vous tromper, elle se fera appeler Azalée. Elle portera à l'annulaire une opale pour la distinguer.

Pour la précieuse toujours ridicule — n'est-ce pas mon cher Jean-Baptiste —, le volubilis est un dandy qui porte très haut le chapeau, pour la forme, en dégageant les pans de sa redingote qu'il porte fort longue. Il rabat son caquet sur son sifflet, sans qu'en souffre pour autant sa jactance. Il se défile à travers les modes, passant aisément du salon au sanctuaire, aussi bien par l'escalier d'honneur que par celui de service. D'ailleurs, tout lui sert. Jamais au repos, toujours à l'affût, il furète d'agora en alcôve, mimant infailliblement la posture qu'il suffit d'affecter pour s'introduire dans les lieux réputés les plus inaccessibles. C'est ainsi qu'il parvient fortuitement au nénuphar, à qui il se présente, en jouant négligemment avec l'anneau de son auriculaire, comme lis, liseron, ou même, si la fantaisie lui prend de plaisanter, muguet :

- Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Alfred du Muguet.

- Enchantée, Muguet. Appelez-moi Azalée de Staminal.

La pantomime est consommée, mais la comédie ne fait que commencer.»

- Belle allégorie... Mais ça ressemble plutôt à de la pub pour une mode démodée.

- Et on ne voit pas trop ce que ça vient faire dans...

- Évidemment, cet aparté ne doit pas être pris au sérieux. Après tout, chers amis, on n'est pas au théâtre ici. Et pourtant...

- Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que viennent faire dans ton texte le nénuphar et le volubilis.

- Casse-toi pas la tête là-dessus. Compte tenu du style, ils doivent venir uniquement embaumer ses propos...

- Tu n'y penses pas! Ce serait fatal. Dis plutôt : alimenter.

- Bon : alimenter, nourrir, gaver! Mais en quoi?

- En jouant sur les mots, bien sûr. Mais en faisant en sorte d'en exprimer tout le suc, pour ne pas dire la bave. Par exemple, faire baver les familles.

- Quelles familles?

- Les familles de fleurs, voyons. Suivez le fil. Vous savez sans doute que le nénuphar appartient à la famille des Nymphéacées, donc des nymphes, et plus spécifiquement des Naïadacées : les nymphes dites aquatiques.

- De là à parler de nymphomanes, il n'y a que l'écart d'un jet...

- ... d'eau, que je me hâte de ramer, en sens inverse. Nymphes, dis-je, et non Ondines, car le nénuphar surnage à cette folle d'Ophélie qui ne trouve rien de mieux pour s'affirmer que s'affaisser au fond des eaux.

- Laissons-la s'y noyer!

- Volontiers. Pendant ce temps, à fleur d'eau, éclôt le nénuphar. Jaune, on le nomme jaunet d'eau; blanc, il s'appelle Nymphéa. C'est joli, non? Flavis et Nymphéa. On pourrait en faire le sujet d'un ballet.

- Comme Daphnis et Chloé?

- Je n'étais pas pour insister, mais puisque tu y tiens : oui. Mais en mieux : en éliminant les choeurs, par exemple. Vous saisissez maintenant la pertinence de flaveur? Non? Tant pis, ne perdons pas notre objet de vue.

Le nénuphar ressemble aussi au volubilis, par le patronyme si vous voulez. En Égypte, il existe, entre autres dénominations, sous le nom de lotus bleu. En France, on l'appelle également lis d'eau ou lis des étangs. Ça me fait penser : un beau spécimen, d'un rose-orangé, provenant d'un étang en Sologne, orne la couverture d'un enregistrement des Danses espagnoles de Granados. Si je ne m'abuse, il s'agit d'une interprétation exquise de Alicia de Larrocha. Personnellement, j'ai toujours entretenu un faible pour la danse dite Orientale, dont je possède d'ailleurs un autre enregistrement, dans une suave transcription pour harpe, jouée par l'incomparable Nicanor Zabaleta. À l'entendre, on aurait envie de s'exclamer, en poétisant bien sûr, «Heureux Hymen de l'Ibérie et de l'Arabie!», mais surtout, alliance fortunée, en la harpe, du piano et de la guitare...

- Okay olé, mais où veux-tu en venir?

- Je pense qu'il ne le sait pas lui-même.

- S'il vous semble que je m'éloigne de mon sujet, que je m'égare au gré de mes volutes, c'est qu'en réalité vous êtes égarés tandis que je m'apprête, tel Maïmonide, à vous ramener fructueusement en son coeur que je n'ai jamais quitté, à savoir le nénuphar, par la correspondance intime qui existe entre l'Orientale de Granados et l'origine arabe du mot : nînûfar. Ça se transcrit en français avec des accents circonflexes sur le i et le u, et un f au lieu de ph. Vous le visualisez? Bon. Je ne peux pas vous dire si ce vocable se subtilise en arabe, mais dans ma propre culture bilingue dénuée de tout scrupule, j'y entends les vocalises d'une diva dénudée qu'agrémente l'art consommé de la nuance et, not far away, l'écho prolongé de Ninon de Lenclos qui attaque un arioso furioso pour Choderlos de Laclos, dans l'étang clos de leurs ébats amoureux. J'aime particulièrement ces accents circonflexes qui, vous en conviendrez, tracent de sensuels baldaquins sur le nu dans son nid...

- Supposons qu'on en convienne...

- On ne sait toujours pas où ça mène.

- Tiens, vous faites des vers de concert : quelle suaveur...

- Mais il faut avouer qu'il a de la suite dans les élucubrations.

- Justement. La suite, c'est que pendant que vous mettez du temps à vous y retrouver, moi je vois éclore l'autre fleur que je vous avais promise. Toujours en vertu du don des langues, je vous ferai l'aveu, à mon tour, que je la vois in blossom, pour ne pas dire in bosom, surprise dans l'enceinte d'une treille à travers laquelle, pour paraphraser un peu Nerval, le pampre au volubilis s'allie. Bleu-violet, à l'autre extrémité du spectre lumineux, ils sont affectés de sécrétions consanguines : vin et venin. Vous comprenez : dans mon jardin des délices, la taxinomie s'acoquine avec la toxicomanie. Vous voyez que je n'ai pas perdu Baudelaire de vue...

- Non, mais lui par contre t'a peut-être perdu.

- À moins d'une bévue incalculée... Mais j'enjamberai cette embûche désobligeante pour vous dire que le volubilis, abusivement appelé liseron, d'où l'analogie patronymique dont je vous avais parlé avec le nénuphar, appartient à la famille des Ipomées. Pour les paumés, je précise que ça veut dire : semblables au ver. Or, ces Ipomées sont elles-mêmes un sous-embranchement des Convolvulacées. Là, vous me suivez, et vous entendez sans effort tout ce que j'ois, j'ouïs et j'orrai pour l'éternité qui me reste à vivre dans ce délicieux vocable : ça convole, via con et vulve, en noces violacées...

- Une orgie, quoi!

- Pas forcément, mais très certainement quelque chose de l'ordre, ou plutôt du désordre d'une nuit d'excès. Peut-être même une fugue? Et que dire de volubile, à l'origine de volubilis?

- En effet, qu'en dire?

- Qu'avant de signifier loquace, et j'ajouterai de m'interpeller, ça désignait une tige grêle qui ne peut s'élever qu'en s'enroulant autour d'un support. Je pense à un poème de mon cru : Pistil et Amines. «Ton sexe est la corolle duvetée d'une fleur qui se trémousse quand l'effleure la tige d'un désir». Sauf qu'ici, le ver est dans la vulve. Cette histoire est pourrie, évidemment. Baudelaire nous avait déjà avertis, d'où l'importance de la parer de fleurs. Vous avez sans doute remarqué que, dans *Les Fleurs du mal*, rarement les femmes sont entièrement nues. Le plus souvent, elles sont poétisées en acte de se dévêtir. Comme Salomé, ces lascives dansent leurs sept voiles, qui tombent un à un, mais en gardant presque toujours quelques bijoux ou, abolis ces bibelots d'inanité sonore, l'ultime voile impalpable sauf aux narines papillonnantes : leur parfum.

- Et puis?

- Et puis, quand elles sont nues, je veux dire absolument nues, quand elles se dépouillent tout à fait de leurs oripeaux pour ne vêtir que leur peau, quel sabbat de cadavres, d'affreux squelettes et d'outres pleines de pus! C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je vous ai fait venir ici. Relisez *les Fleurs*, mais de concert avec *Mon coeur mis à nu* et *Fusées*. Vous verrez alors s'éclairer, sous vos yeux écarquillés, l'artifice de la volupté qui s'affiche dans les poèmes. Voyez, par exemple, tout le mal que se donne Beaudelaire pour habiller Agathe : non pas parce qu'il s'agit d'un joyau, ou de la perle rare, mais pour accroître le plaisir vain, mais combien excitant, de la dévêtir. En vérité je vous le dis, l'art de séduire est un art de tromper en filigrane.

- C'est le comble. Il nous transporte à l'église.

- Qui l'aurait cru : un copain, hier encore si sain d'esprit, se prend aujourd'hui pour un illuminé, le nouveau messie!

- C'est que j'ai à répondre à l'appel d'une vocation. Vous n'avez pas ce souci, vous : hommes de peu de foi et avares de paroles. Ceci dit, je prendrais bien un autre scotch. J'ai le palais qui se dessèche.

- Et si on faisait danser une fille à notre table?

- Après, ça pourra venir illustrer mes propos... Tant pis pour le scotch, je renoue avec Baudelaire : la femme, dit-il, doit être voluptueuse; l'artiste prostitué.

- Banal.

- Rien de compliqué là-dedans. Il suffit de surmonter certains obstacles...

- Attention, c'est pas aussi simple que ça. C'est en fait infiniment ardu. Je défie les plus libérés d'aujourd'hui, et encore nos plus émancipées, d'être libertins ou libertines. Car, il ne s'agit pas simplement de découcher. Ça, j'avoue, tout le monde peut le faire, ou presque... Non, je parle d'un art. Il faut créer le cadre de toutes pièces, c'est-à-dire qu'il faut être son propre, quasi omnipotent metteur en scène. Il faut être mélomane et gastronome. Il faut avoir le verbe délié, la bourse aussi. Surtout, il faut sans cesse réinventer les feintes en leur insufflant la grâce de plaire. Et la grâce, comme vous le savez, ne s'acquiert pas facilement. Je n'irais pas jusqu'à partager les vues jansénistes sur ce sujet, mais très certainement cela présente un défi aux jésuites mêmes. Et Pascal est peut-être, en dépit de son jansénisme, celui qui a le mieux relevé le défi, en pariant à la bonne place...

- Tu digresses, mon vieux.

- C'est vrai, mais c'est la meilleure façon de procéder. Que préfères-tu : entendre digresser ou radoter?

- Bon, j'ai rien dit. Déblatère.

- Pour enchaîner avec Baudelaire, je rappelle sa mise en garde : l'ennui avec l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer de complice. Or, combien de femmes et d'hommes ont l'allure, la parure, voire l'imposture, mais sans parvenir à la quintessence de l'armature, musicale s'entend. Je contourne tout ce beau monde — je hume, j'écoute, je goûte, je vois et je palpe — et j'enregistre surtout une déliquescence qui me rappelle sinistrement le cul-de-sac des décadents. Au moins, me dis-je, chez eux on tentait d'y incorporer la poésie. Vous ne pensez pas que

notre génération vidéo-laser devrait servir un aussi noble projet?

- T'en viens à l'idée connue : on a la technologie mais on ne sait pas s'en servir.

- À vrai dire, la technologie n'a rien à nous apprendre à ce sujet. Je préfère retourner à Mesmer. Mais à un Mesmer débarrassé de sa gangue occulte. On oublie parfois que Mozart lui a dédié son premier opéra, *Bastien et Bastienne* : une pastorale écrite à l'âge précoce de douze ans!

- Et puis après? Est-ce qu'on est plus avancés en s'en souvenant?

- Pas vraiment. On découvre cependant une parenté d'esprit qui n'a rien à voir avec le spiritisme mais bien avec l'art dont je vous entretiens depuis déjà un bon moment. Si ce détour par Mesmer vous semble subit, je vous rappelle qu'il s'effectue en fonction de la quintessence par laquelle j'ai introduit la volupté. Mesmer croyait que quatre des sens — la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat — étaient des extensions métaphoriques du cinquième : le toucher. L'idée se retrouve également chez Diderot. Je pense qu'elle était assez répandue au XVIIIe siècle. Le toucher donc, comme quintessence des cinq sens. C'est sans doute pourquoi il s'agit en Occident du sens historiquement le plus refoulé. Mais à partir de cette idée, on peut multiplier les métaphores. À chaque sens correspondrait une qualité distincte. Ainsi, au tact reviendrait la délicatesse; au goût, la justesse; au flair, la finesse; à l'entendement (on saute de catégorie), l'intelligence; et au coup d'oeil (on embrasse l'ensemble, comme Dieu l'oeuvre accomplie), la perfection.

- Je croyais que la perfection n'était pas de ce monde?

- En effet, c'est pourquoi il faut se mettre à la place de Dieu pour en disserter.

- Mais ta conception des sens est elle-même métaphorique. Tu parles de flair, d'entendement, de coup d'oeil et de tact!

- Que veux-tu? L'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher et le goût sont des appellations biologiques. Or, je parle d'appellations contrôlées, de grands crus classés! C'est d'ailleurs

pourquoi le goût reste intact. N'oubliez pas qu'il s'est imposé au XVIIIe siècle comme la métaphore par excellence d'un art de vivre : d'une éthique de l'esthétique. J'ai aussi d'autres raisons de métaphoriser les cinq sens : quelque chose à voir avec les mystérieuses correspondances... Enfin, ça sera pour une autre fois. En attendant, je vous propose un certain idéal de perfection, que je prétends recherché par le regard, et qui consiste justement à parfaire chacun des sens par une rectification judicieuse des errements auxquels ils sont enclins.

- Pascal revu et corrigé par Baudelaire!

- Ou commenté. Et ce n'est que parvenu à ce point de raffinement que le toucher se démarque comme sens privilégié : le dénominateur propre, celui à qui revient la tâche délicate d'harmoniser les quatre autres jusqu'à ce degré d'acuité qui arrachera à la voix un «Touché!»

- Éloquent.

- C'est à ça que tu voulais en venir : un art de l'escrime verbal?

- Ou à l'art de toucher le clavecin. Je ne serais pas surpris par ailleurs si cette méthode délicate était contemporaine d'un célèbre traité d'escrime, comme me le suggère ton commentaire. Mais comme je ne suis pas versé dans cet exercice, je ne pourrais te préciser lequel. Par contre, je sais que c'est par un doigté fin, déliant la langue, que s'opère la transfusion des vertus cardinales et que se guérissent les quatre plaies aux humeurs malsaines : la cataracte, la surdité, la fadeur et l'infection. L'urgence, mes amis — et c'est pourquoi je vous ai invités ici —, c'est d'éviter le néant dans lequel trop de faux vertueux se vautrent aujourd'hui. Car là réside la véritable débauche.

- Holà! Mais c'est devenu un discours politique!

- Ouais, c'est pas le tact qu'il nous transmet, mais le tract...

- Parlant de tract, justement, j'ai sur moi — mais attendez que je le trouve... Voilà : des notes prises dans un dictionnaire des synonymes et des antonymes. Les Anglais appellent ça un *thesaurus*.

- Pour un trésor de dictionnaire?

- Tu n'y es pas. Il s'agit d'un dictionnaire qui thésaurise les conversions en devises étrangères...

- Quel bonheur de causer avec des gens spirituels!... Mais voici ce que j'ai noté : vertu est donné comme synonyme de volupté, en fin d'énumération, comme s'il s'agissait du plus antonymique des antonymes.

- Ce n'est pas si bête si on considère que l'extrême-droite revient par la gauche.

- En effet. La plus grande vertu consisterait alors à être voluptueux, au sens libertin du mot, et non au sens débauché que cette même source livresque propose insidieusement comme synonyme.

- La critique du dictionnaire : c'est un nouveau genre littéraire?

- Je continue. Les vrais synonymes, approximatifs bien sûr — d'où l'importance de les accumuler —, suivent : délices, enivrement, ivresse, jouissance, orgasme, plaisir. Mais également : délectation et joie. Vous voyez, il n'y a rien de lourd ici, contrairement à là-bas où couve la débauche. Je pense évidemment à Huysmans...

- Bien sûr, on avait tous saisi l'allusion...

- Maintenant les antonymes : ascétisme et continence, ça va de soi.

- Pourtant, certains en jouissent.

- C'est vrai. Par contre, décence n'est pas à sa place ici.

- Ah non?

- Ah non! Il n'y a rien de contradictoire entre la volupté et la décence puisque le maximum de volupté exige une délicatesse de sentiment qui, à son tour, commande la décence.

- Ou la pudeur...

- Ne confondons pas décence et pudeur. Le voluptueux n'a pas de pudeur. En revanche, il aura la décence de respecter la pudeur des autres.

- Nuance!

- Effectivement, tout l'art est dans la nuance. Prenez l'exemple suivant : douleur. Ça peut être synonymique ou antonymique de volupté, ça dépend du point de vue : si vous parlez de Duras, c'est un antonyme; si vous parlez de Sade, c'est un synonyme.

- Là, tu y vas un peu fort!

- D'autant plus que ça ne m'apparaît pas très nuancé : tu pèches par où tu prêches.

- Mea culpa. Mais parfois il faut aller vite. Ainsi, l'humilité n'a rien à voir avec la volupté : ni synonyme, ni antonyme, c'est un masque parmi tant d'autres que le voluptueux saura porter suivant les circonstances...

- Particulièrement le voluptueux pieux.

- Tout à fait. Enfin, l'innocence est sans aucun doute le plus radical des antonymes, en ce sens que le voluptueux joue sciemment de l'incontournable culpabilité autour de laquelle, et c'est son paradoxe, il se contourne tel le volubilis.

- Ça se boucle.

- Ou ça se spiralise.

- Ou ça se déboucle. J'avancerai même que c'est sur ce sujet illicite, et qui n'est pas à la portée des illétrés, qu'il volubilise le plus.

- Scandale!

- C'est tout?

- Pour le moment. Je résume : le voluptueux est un charnel, un épicurien...

- Qui n'a cure de rien...

- Sinon l'épiderme de sa jouissance.

- ... un lascif, un libertin, un passionné, un sensuel, voire un sybarite, mais non un vulgaire satyre. Liste à laquelle il faut ajouter un délicat et un jouisseur. Par conséquent, le contraire du voluptueux est un réfrigérant.

- C'est qui celui-là?

- Celui qui gère la réfrigération de vos ardeurs : le chef du grand frigidaire, le pro du frigo, bref, le pimp!

- Et si c'est une femme?

- Dans ce cas, on ne commettra pas l'indélicatesse machique d'employer le terme injurieux de frigidaire en alléguant une frigidité qui lui est attribuée abusivement depuis les débuts immémoriaux de l'ère patriarcale...

- Ce ne serait pas chic!

- En effet, on parlera plutôt de glacière...

- Tiens, tu remontes encore plus loin.

- ... car elle s'allie au frigidaire, en virago, pour glacer vos nerfs qu'elle aura au préalable dressés à fleur de peau. C'est à cette espèce — hélàs! prolifère — que s'est mesuré Monteverdi dans son ballet des belles ingrates. Ah! Monteverdi : verdoyant, assurément voluptueux comme l'atteste le moindre madrigal issu de sa plume, comme Botticelli, en attendant Bernini...

- Réveille-le pas, il rêve...

- Je pense qu'il serait temps qu'on fasse venir une danseuse à la table.

- À vrai dire, je dois vous quitter. J'ai un pressant rendez-vous que j'anticipe fort agréable, et ça m'affligerait profondément de le rater. Mais auparavant, un mot sur la déchéance du bordel, ce lieu jadis privilégié maintenant jeté à la poubelle. Le fait est corollaire de la disparition du libertin, de la déculturation de la courtisane, et des difficultés qu'on éprouve aujourd'hui à être voluptueux, vertueux et... volubile. Plus de lupanars, plus de nénuphars! Quelques pivoines qui se pavanent ou se pavoisent dans les rues, parfois surveillées par un fossoyeur qui se prend pour un jardinier, et beaucoup de pissenlits qui se fanent... Dans bien des cas, il ne s'agit pas de peau, mais de vêtements. Mais si le paradoxe d'un richard est vrai, comme je le crois, à savoir que, dans la mode, le vêtement est ce que par quoi une femme se revêt de sa nudité, ça ne présage rien de bon quant aux soubassements...

- Que c'est triste.

- Tu vas pas nous laisser sur une note nostalgique?

- Vous, oui. Mais faites danser Vanessa : ça vous déridera, garanti! Seulement...

- Seulement?

- Après, en sortant, regardez autour de vous. Constatez. L'indigence court les rues, le clos est ouvert à tous. Là il n'y a pas de closerie des lilas. Maquillées ou pas, les filles sont rarement en fleurs. Ne vous étonnez pas si je vous ai donné ce rendez-vous dans un strip-joint exigu. Le nom n'a rien de poétique. Ça n'a pas la poésie blafarde des quartiers mal famés, encore moins le glitter des prestigieux cabarets, mais on y cueille encore, parfois, quelques-unes des rares poésies artificielles qui, en vous ravissant l'instant d'un effeuillage, savent aiguiser notre appétit qui s'émousse de la volupté.

- Mais. . .

- Une autre fois. Ciao!